

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."

J. Carmignac

N°32 – décembre 2006

Editorial

Puisque l'apport scientifique des découvertes concernant les principales reliques du Christ, Linceul de Turin, Suaire d'Oviedo, sainte Tunique d'Argenteuil, confirme l'authenticité des textes évangéliques, il devient légitime de considérer le témoignage de ces grandes reliques comme un cinquième Evangile. C'est ce que nous dit le Père François Le Quéré, ancien vicaire épiscopal et chancelier de l'évêché de Pontoise, dans le préambule de sa conférence lors de notre dernière Assemblée générale.

Trois grandes reliques du Christ – toutes trois liées à sa Passion – se trouvent à notre époque en Europe occidentale : le Linceul de Turin (en Italie), le Suaire d'Oviedo (en Espagne) et la sainte Tunique d'Argenteuil (en France). Elles sont soumises depuis quelques dizaines d'années à un très large faisceau d'études scientifiques et nous pouvons constater que les progrès éclatants de l'ensemble des sciences nous apportent sur elles des précisions extraordinaires qui confortent leur authenticité. Bien sûr, chaque fois que des recherches, de plus en plus pointues, viennent - parfois à la surprise de leurs initiateurs - corroborer les récits évangéliques de la Passion, un ensemble de contradicteurs se lève, avec des arguments contraires et souvent discordants. Mais les sciences vont vite maintenant, et les allégations de ces contradicteurs sont la plupart du temps rapidement démenties par l'apport scientifique ultérieur. Ce qui amène l'écrivain contemporain, Didier van Cauwelaert, dans son livre « Cloner le Christ ? » (1) à titrer ainsi le chapitre consacré aux négateurs de l'authenticité de ces reliques : « Recherche faussaire désespérément ». Rendons leur cet hommage, qu'en obligeant sans cesse à apporter des

- 1... Editorial : Les trois grandes reliques du Christ, par le Père François Le Quéré.
- 2... Compte rendu de l'Assemblée générale du 30 sept. 2006, par Gilles Pichon.
- 3... Apport et importance de la Papyrologie pour la datation du Nouveau Testament (II^{ème}), par Don Joan Maria Vernet.
- 6... Joseph d'Arimatee, le S^t Graal et l'icône d'Edessa (suite), par Daniel C. Scavone.
- 8... Que le Ciel nous préserve de croire que Dieu puisse nous tenter ! La 6^{ème} demande du Notre Père, d'après l'abbé Carmignac.
- 11... Moïse a-t-il existé ? par Antoine Luciani.
- 13... Photos du mont Har-Karkom, avec « Les 12 tribus d'Israël », « Les tables de la Loi », « Le serpent et la houlette ou bâton de Moïse »

précisions nouvelles, ils sont source d'encore plus de découvertes. Mais ces découvertes qui appuient l'authenticité et enrichissent la tradition chrétienne ne sont pas bien diffusées auprès du public, alors que les assertions des négateurs sont rabâchées à longueur de temps par les médias et assénées avec force alors qu'elles sont loin d'être démontrées.

Ces reliques, tout au long des 2000 ans de l'histoire du christianisme, ont été traditionnellement vénérées. Elles ont eu une place privilégiée dès les premiers temps de l'Eglise, mais ne pouvaient être exposées publiquement dans une société hostile. S'il reste difficile de suivre l'histoire de leur conservation à certaines époques, de nos jours leur trajectoire a été suffisamment reconstituée pour avoir une idée d'ensemble fiable. Toutefois, c'est pour notre temps, si menacé par l'incroyance a priori et le scepticisme, qu'elles ont conservé l'expression des faits principaux de la vie et du message de Jésus, rendu toujours visiblement présent par les traces matérielles qu'elles constituent. Ces linges de la Passion, qui se confortent mutuellement, ne sont pas des icônes fabriquées tardivement comme le prouve, disions-nous, l'étude critique d'un très large faisceau de données scientifiques qui confirme leur valeur exceptionnelle, mais des preuves de l'authenticité des récits évangéliques et des grandes prophéties de l'Ancien Testament. Elles sont là comme la garantie que nous ne sommes pas victimes d'une illusion fantomatique : Jésus n'est pas un fantôme mais un être dont nous avons gardé les traits humains sous lesquels il est venu racheter le monde. Et nous avons ce visage humain du Christ parmi nous pour tous les siècles jusqu'à son retour.

Nous pouvons donc affirmer que ces grandes reliques principales, le Linceul de Turin, le Suaire d'Oviedo et la Tunique d'Argenteuil, constituent en réalité et pour notre temps, *un cinquième Evangile*.

François Le Quéré

(1) Didier van Cauwelaert « *Cloner le Christ ?* », éditions Albin Michel et Canal+, Paris, 2005.

Assemblée Générale du 30 Septembre 2006

Après la messe célébrée à la mémoire de l'abbé Jean Carmignac, l'association s'est réunie en assemblée générale dans la crypte de l'Eglise Saint Sulpice le 30 septembre 2006, avant-veille du 20^{ème} anniversaire de sa mort.

Nous remercions Monsieur le Curé de Saint Sulpice de nous héberger si fidèlement cette année comme les précédentes pour notre assemblée générale.

Etaient présentes ou représentées 56 personnes membres de l'association.

Rapport moral

Notre président M. Robert Cuny, hospitalisé pour une double fracture de la jambe, s'était fait représenter par le vice président de l'association. Nous lui souhaitons une convalescence rapide.

La lecture de quelques témoignages d'intérêt marqué par nos adhérents, nous a donné l'occasion de retenir certaines de leurs suggestions que nous essayerons de mettre en œuvre. Celle-ci par exemple, qui est simple : concernant des personnes ou des institutions à qui vous souhaiteriez faire connaître notre existence et notre travail - le bulletin – soit vous nous demandez exemplaires et dépliants de présentation de l'association pour les leur transmettre, soit vous nous signalez leurs noms et adresses et nous nous ferons un devoir de leur envoyer, avec ou non mention de votre généreuse intention. Une autre suggestion, plus délicate à mettre en œuvre, part de la constatation que notre travail, à mi-chemin d'une revue scientifique spécialisée et d'une publication de simple vulgarisation des conclusions de grands chercheurs, serait très utile à des personnes en charge de pastorale, ou se préparant à la pastorale, et comme telles surchargées de tâches diverses, donc ne disposant pas de longs temps de lecture. Le champ est vaste, mais nous y réfléchissons.

Le démarrage de notre site internet (www.abbe-carmignac.org), forme d'hommage qu'il nous a paru utile de rendre à la mémoire de l'abbé Carmignac pour le 20^e anniversaire de sa mort, répond un peu aux mêmes préoccupations : permettre à toute personne dans le monde de prendre connaissance de ses travaux et de ceux d'auteurs qui, comme lui – et dans le même esprit de rigueur – contribuent à défendre la haute valeur historique des Evangiles, travaux qui devraient, selon la juste expression de Jean Carmignac « conforter la foi des chrétiens et attirer l'attention des incroyants ».

Rapport financier

Les comptes arrêtés au 23 septembre 2006 font ressortir un solde légèrement positif. Nous maintenons donc la cotisation quasiment inchangée, en l'arrondissant même à 15 euros (voir page 12 du bulletin). Nous demandons aux abonnés d'être vigilants et de répondre à l'appel de cotisation dès maintenant ou dès le début de l'année 2007 et nous remercions les généreux donateurs qui versent un montant supérieur.

Le rapport moral et le rapport financier sont adoptés à l'unanimité.

Renouvellement du mandat d'administrateur

Le renouvellement des mandats de deux administrateurs (MM. François-Xavier de Guibert et Gilles Pichon) est approuvé.

Conférence de M. l'abbé François Le Quéré

Nous remercions vivement M. l'abbé François Le Quéré pour la conférence qu'il nous a donnée à la suite de cette assemblée générale sur le thème, un peu différent de celui annoncé : « La place des grandes reliques du Christ dans l'économie du Salut » (voir l'éditorial en tête du bulletin).

Nous enverrons cette conférence aux adhérents qui nous la demanderont en joignant si possible quelques timbres.

Gilles Pichon

Apport et importance de la papyrologie pour la datation du Nouveau Testament (II^{ème} partie)

Ci-dessous la suite de l'intervention de Don Vernet au congrès sur « La Contribution des Sciences Historiques à l'Etude du Nouveau Testament » dont les Actes, confiés aux soins de Enrico Dal Covolo e Roberto Fusco ont été publiés par la Libreria Editrice Vaticana – Rome 2005.

Rappelons que dans le n° 14 des Nouvelles nous avons publié un article sur le 7Q5, avec sa photographie en encart. Et dans le n°15, nous avons joint en encart la photographie de la jarre qui probablement le contenait.

Le Papyrus 7Q5

Un cas très différent de celui du Papyrus Rylands est celui du Papyrus 7Q5 qui a voulu lui aussi avec d'immenses difficultés se ranger sur la liste des papyrus néotestamentaires. Y est-il arrivé ? Y arrivera-t-il ? Mais avant tout, le 7Q5 est-il vraiment un papyrus du Nouveau Testament ? L'ensemble des experts de ce sujet le reconnaîtront-ils un jour comme un passage de l'évangile de Marc ?

Nous allons essayer de faire une étude objective et sans passion de ce papyrus, et de répondre au moins à quelques unes des questions relatives à ce petit document, rendu spécialement connu par l'identification que José O'Callaghan a fait de son texte avec Marc 6, 52-53. (7)

Reprenons ici ce que dit Pierre Benoit dans sa recension du livre de Collins H. Roberts, concernant la possibilité de nouvelles découvertes :

Nous attendons, avec confiance, les pauvres petits débris qui nous feront remonter plus haut encore. (NdT : en français dans le texte) (8)

P. Benoit aura-t-il été prophète ? Ou ne se sera-t-il pas barré à lui-même le chemin pour le devenir quand, au lieu d'accueillir un *pauvre petit débris* qui pouvait nous faire remonter à *plus haut encore*, il s'est rangé durement contre lui ?

Voyons ce petit *débris* ou fragment connu sous le nom de 7Q5.

Malgré son insignifiance matérielle, ce papyrus est le plus énigmatique, et il a été le plus étudié, le plus discuté, le plus défendu et le plus attaqué de tous les documents de Qumrân, celui qui a suscité le plus de véhémence et le plus de passion. Le P⁵² lui-même n'a pas provoqué une polémique et une discussion aussi notoires que le 7Q5.

Que devons-nous penser de cette polémique, de ces oppositions, de cette division dans le monde de la science, en l'occurrence celui de la papyrologie et de la critique textuelle ?

Que devons nous penser surtout de l'hypothétique identification du texte du 7Q5 avec l'évangile de Marc ?

Ensuite P. Benoit développe longuement le thème de la nécessité, sur ce sujet, d'une objectivité sans passion ni préjugés, citant en particulier deux auteurs différents : le premier, Daniel Wallace, scandalisé de l'attitude des deux partis, le deuxième, Ferdinand Rohrhirsch, affirmant qu'il n'y a aucune raison absolue d'affirmer ou de nier l'identification du contenu du 7Q5 avec Mc 6, 52-53.

Description du papyrus 7Q5 et de la grotte 7^a

Le 7Q5 est un de ces petits documents – il y en a 19 au total –, retrouvés dans la grotte 7^a de Qumrân, découverte en 1955 sous le plateau marneux qui se trouve tout près du centre qui fut habité. Ses dimensions sont de 3,9 x 2,7 cm. Il est de couleur ocre et l'encre de ses lettres est noire. Il possède 5 lignes et 20 lettres, dont 8 sont certaines. Il possède par ailleurs un *spatium* ou *paragraphus* à la troisième ligne. L'espace est suivi d'un *kaí*. La stichométrie varie autour des 20-22 lettres par ligne. Il s'agit d'un passage narratif. Son écriture est une *scriptio continua*, ce qui signifie que tous les mots sont liés (sans intervalle). Le papyrus faisait partie d'un rouleau, non d'un *codex*, et ceci s'accorde parfaitement avec la chronologie que lui a attribuée Roberts.

Le 7Q5 avait été classifié par Roberts lui-même comme appartenant au *Zierstil* ou style ornemental, avec verticalité prononcée et traits ornementaux des lettres. Le *Zierstil*, selon Roberts, place le 7Q5 dans le laps de temps allant de 50 av. J.-C. à 50 ap. J.-C., époque à laquelle une telle écriture était d'usage. Aucune objection n'avait été faite à cette classification ou datation du papyrologue anglais.

La grotte 7^a possède des caractéristiques tout à fait particulières : on n'y a retrouvé que des papyrus, écrits uniquement en grec, de petits fragments trouvés à l'intérieur d'une jarre qui était différente des jarres typiques de Qumrân (cylindriques). Cette jarre au col relevé a, par deux fois, écrit en hébreu et en gros caractères noirs, le nom de *ruma*, *αμωρ*, *Roma*. Deux des papyrus avaient déjà été identifiés comme Es 28, 4-7 (7Q1) et Bar 6, 43-44 (7Q2). Le 19^{ème} document de cette grotte n'est pas un papyrus, mais l'empreinte d'une écriture sur la terre du fond de la jarre.

Difficultés

Il faut loyalement reconnaître que ce papyrus, outre sa petitesse, présente des difficultés qui pour certains savants seraient insurmontables :

- Le 7Q5 n'est écrit que sur une seule face, avec à peine 20 lettres, et plus de la moitié d'entre elles sont incertaines ;
- il manque l'espace, dans la stichométrie de la troisième ligne, pour les mots : ἐπὶ, τὴν, γῆν ;
- certaines lettres sont très difficiles à interpréter (par exemple le v de la seconde ligne) ;
- le τ de la troisième ligne devrait être un δ ;
- il y a d'autres identifications avec différents passages bibliques ou extra-bibliques.

Les études de O'Callaghan et de Thiede sont connues de tous et pour cette raison nous ne les reverrons pas maintenant. Et puis, au delà du papyrus lui-même, il y a une autre objection évidente, une objection de nature environnementale ou culturelle, qui fait obstacle à la possibilité qu'un écrit du Nouveau Testament soit retrouvé parmi les documents de Qumrân.

Echos de l'identification

La réaction ne s'est pas fait attendre. Les uns y ont vu la justesse du travail et le sérieux de la méthode ; les autres ont considéré le cas avec prudence et une juste précaution ; d'autres enfin se sont opposés à chacune des affirmations du papyrologue catalan, aussi bien en s'appuyant sur l'*editio princeps*, qu'en produisant d'autres preuves contre ce que O'Callaghan avait vu.

C'est ainsi qu'éclata la polémique, âpre et dure, si bien que la petite embarcation se vit emportée par des vagues menaçantes qui l'ont presque fait sombrer ou, au moins, pour un certain temps, oublier. Mais il arriva que dans les années quatre-vingts un savant allemand prit de nouveau au sérieux le papyrus, l'étudia à fond et relança sa cause avec des preuves nouvelles et originales en sa faveur : Carsten Peter Thiede. A ses côtés, il est juste aussi de parler de deux autres savants allemands, Ferdinand Rohrhirsch et Bernhard Mayer : le premier a cherché avec la méthodologie de la science à montrer l'exactitude et l'honnêteté de l'étude de O'Callaghan ; le second a organisé le symposium international d'Eichstätt sur la présence de documents chrétiens à Qumrân.

Etat de la question

Au point de vue scientifique les obstacles que le 7Q5 trouve sur son chemin sont des difficultés habituelles pour tous les papyrus et documents antiques : aucun papyrus ou manuscrit n'a jamais rapporté fidèlement le texte *standard* admis aujourd'hui. Les papyrologues, habitués à l'étude de papyrus de tout genre, considèrent comme courantes les difficultés du 7Q5, par conséquent elles ne sont pas si graves et, encore moins, insurmontables. (9)

Dans un de mes travaux précédent (10), j'ai fait l'étude détaillée de chacune des lettres du papyrus 7Q5, et j'ai constaté que chacune des lettres mises en discussion a d'authentiques possibilités d'être considérée comme une lettre appartenant au texte de Marc. Certaines de ces lettres étaient considérées comme sûres, ou au moins comme possibles, par les adversaires mêmes de l'identification faite par O'Callaghan.

Le *kaí* est inhabituel dans le grec extra-biblique au début d'un paragraphe et très commun au contraire dans le grec biblique, spécialement chez Marc.

Mais ce qui fait de cette identification une véritable citadelle en face d'autres identifications qui se sont présentées comme possibles, est le *spatium* ou *paragaphus* de la troisième ligne. C.P. Thiede écrit :

« Une identification du 7Q5 comme étant Mc 6, 52-53 serait déjà possible sur la base de 9 lettres sur 3 lignes. La preuve qu'elles apportent, ainsi que celle de la lacune *paragaphus-spatium*, est tellement sans équivoque que le « reste » du fragment doit être examiné minutieusement, non pas en vue d'établir une identification initiale, mais afin de s'assurer qu'aucune des traces qui subsistent ne contredise l'identification fondée sur le « noyau » du papyrus. Et une telle contradiction n'existe pas. La rectitude exige par conséquent que nous l'admettions : J. O'Callaghan avait raison dès 1972 : 7Q5 est le passage de Mc 6, 52-53. » (11)

Comme nous le savons, déjà à l'époque patristique, les évangiles étaient subdivisés en sections ou unités indépendantes. Une section était séparée d'une autre par un petit espace correspondant à environ trois lettres, ou, si la section terminait la ligne, le début de la ligne suivante était indiqué par un petit trait horizontal. Ainsi, dans la division que nous a transmise Eusèbe de Césarée, la section qui correspond exactement au *spatium* du 7Q5 est justement la section 69, et on peut l'observer dans toutes les versions actuelles du Nouveau Testament, faites avec des critères scientifiques.

Joan Maria Vernet

(7) J.O'Callaghan, *Papiros neotestamentarios en Qumran ?* in *Biblica* 53 (1972), 91-100.

(8) P. Benoit, recension du livre de C. H. Roberts, *An unpublished Fragment*, in *Revue Biblique* (1936), p. 272.

(9) U. Victor, *Was ein Texthistoriker zur Entstehung der Evangelien sagen kann*, in *Biblica* 79/4 (1998), 499-513.

(10) J.M. Vernet, *Si riafferma il papiro 7Q5 come Mc 6, 52-53 ?*, in *Rivista Biblica* 46 (1998) 43-60.

(11) Thiede, *Qumran e I Vangeli*, 74-75. (Version française : *Qumrân et les Évangiles*, p. 60, Ed. F.-X. de Guibert, n.d. r.)

Joseph d'Armathie, le saint Graal et l'icône d'Edessa (suite)

Et voici la quatrième partie de l'article du Professeur Scavone (paru dans Arthuriana en langue anglaise et dans Collegamento pro Sindone en italien). Pourquoi cette tradition qui voit Joseph d'Armathie en terre britannique ?

Joseph d'Armathie en Britannia (Grande Bretagne)

(Pour éviter toute équivoque nous avons traduit « Britain » par le mot latin « Britannia » qui désigne la Grande Bretagne comme l'anglais, et nous avons traduit « British » ou « Britons » par « Britannique(s) » qui bien que peu adapté à l'antiquité interdit la confusion avec les Bretons de notre Bretagne.)

Chrétien de Troyes n'a jamais cité Joseph, Robert de Boron n'a pas entraîné Joseph vers l'ouest. C'est plutôt Boron, appelé aujourd'hui le "roi-pêcheur", qui s'est rendu en Occident avec le saint Graal. Les sentiers littéraires par lesquels, dans les romans, Joseph a été amené en Occident avec le Graal sont aussi semés d'embûches que le "Pont de l'Épée". Les textes qui suivent, dans leur ensemble, fournissent une explication du voyage littéraire de Joseph.

Un texte crucial pour ma thèse est une information présente dans un manuscrit du VIII^{ème} siècle provenant de la Géorgie russe, relative au fait que l'activité missionnaire apocryphe de Joseph était liée à celle de saint Philippe et que tous deux, ensemble, ont édifié une église à Lydda (Diospolis), immédiatement à l'ouest de Jérusalem (26). Le livre néo-testamentaire des Actes nomme deux Philippe et définit le lieu de leur activité missionnaire comme étant la Samarie et la Césarée, en Palestine, la région d'Hiérapolis et la Phrygie/Galicie, en Turquie. Si Joseph a jamais été l'associé de Philippe, les documents les placeraient seulement en Orient (27).

Un barrage littéraire a été ouvert par un moine anonyme qui, vers 530, faisait une copie du *Liber Pontificalis* – chronique des papes faisant la liste des événements marquants de chaque règne. Sous le Pape Eleuthère (170-185), le copiste avait inséré : « Ce pape a reçu une lettre du roi britannique Lucius – *Britannio rege Lucio* – demandant qu'il puisse se faire chrétien par son intercession. »

Il ne cite ni Philippe ni Joseph. Le problème est que, en 170, il n'y avait pas de roi en Britannia : celle-ci étant encore une province romaine (28).

La note intercalée a été reprise par Bède (VIII^{ème} siècle) dans *Ecclesiastical History of Britain*, qui à son tour a servi de source à tous les autres historiens anciens britanniques, y compris pour *Historia Brittonum* du Pseudo Nennius. Bède aussi parle du roi anglais Lucius et du pape Eleuthère et il acceptait la thèse de la première conversion de la Britannia à cette époque (29). Gildas, moine-historien britannique du 6^{ème} siècle, notre source britannique la plus ancienne – et la principale autorité de Bède (8^{ème} s.) – n'a fait aucune référence à tout ceci (30). Par conséquent la source de Bède *ici* devrait être la note ajoutée par le copiste, fournie probablement par Nothelm, son « assistant de recherche » dans les archives de Rome. Mais cette simple insertion a eu des conséquences de vaste portée.

William de Malmesbury, en écrivant son histoire de l'Abbaye de Glastonbury (vers 1125), s'est servi de Bède et de Freculphus, évêque de Lisieux (IX^{ème} siècle). Les mots de Freculphus : *Phillipus (...) Gallis praedicavit Christum* (31), étaient suffisamment ambigus pour suggérer que Philippe avait prêché en France plutôt que – ce qui était vrai – en Galatie, Turquie. Bien que William ne mentionne pas Joseph, son livre conduit en définitive à l'affirmation que l'Abbaye de Glastonbury avait été fondée par Joseph d'Armathie (32).

Dans le livre original de William on disait que des missionnaires, dont on ne donnait pas le nom, avaient été envoyés en Britannia par le pape sur demande du roi britannique Lucius en 155 (Source : Bède). Il affirmait que *si* saint Philippe a prêché en Gaule comme avait déclaré Freculphus – c'est *probablement* lui qui a envoyé les missionnaires en Britannia.

J.A. Robinson est le *locus classicus* relativement à ce qui s'est passé ensuite. Le livre de William a été copié par les moines de Glastonbury – avec des ajouts dans la première version de 1247. Dans une nouvelle introduction nous lisons : « Saint Philippe était en Gaule, comme le raconte Freculphus. Il envoya douze disciples prêcher en Britannia, et *ut ferunt* (à ce qu'on rapporte), il mit à leur tête son disciple préféré, Joseph d'Armathie ». C'est ce texte altéré de 1247 qui, le premier, place Joseph en Britannia et il dérive de Freculphus avec l'ajout du VI^{ème} siècle (via Bède).

En 1184 un incendie endommagea sérieusement Glastonbury. On demanda des fonds pour sa restauration. En 1191 les moines annoncèrent qu'ils avaient retrouvé les corps du roi Arthur et de Guenièvre dans leurs terres et immédiatement après cela se vantèrent d'avoir retrouvé la tombe de Joseph avec deux flacons contenant le sang et l'eau sortis du flanc de Jésus. Les touristes arrivèrent avec des bourses pleines. Les rédacteurs de Glastonbury ajoutèrent ensuite le personnage de Joseph dans le but de le placer à Glastonbury, en la rendant ainsi le siège principal de la Foi en Britannia (33).

Daniel C. Scavone
Université d'Indiana du Sud

(26) Manuscrit d'Athos n. 69, pp. 154b-164a. Theodor Kluge, *Die Apokryphe Erzählung des Joseph von Arimathäa über des Bau der ersten christlichen Kirche in Lydda, Oriens Christianus*, nouvelle série 4 (1904), pp.24-38. L'éditeur-traducteur Kluge pense que ce manuscrit du VIII^{ème} siècle dérive d'un original du V^{ème}. Ernst von Dobschütz, *Joseph von Arimathia, Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 23 (1902), pp. 1-17, cite Eusèbe et Jérôme pour identifier Lydda avec Diospolis. Adolf Harnack, *Ein in georgischer Sprache überliefertes Apokryphon des Josef von Aramathia, in Sitzungsberichte des Königlich preussischen Akademie der Wissenschaften*, 17 (1901), pp. 920-931, a traduit le texte du manuscrit en allemand.

(27) En ce qui concerne saint Philippe en Galicie : La Galicie antique occupait la Turquie centrale et, au nord, arrivait presque jusqu'à la Mer Noire. Ses villes principales sont Ancyra, Iconium et Antioche de Pisidie à la frontière de la Phrygie. Aucun des deux Philippe n'a été par aucune source placé proprement en Galicie, mais tous deux sont, selon la tradition, enterrés à Hiéropolis, un peu plus à l'ouest de la Galicie du I^{er} siècle. Voir la discussion in A.N. Wesselofsky, *Zur Frage über die Heimath der Legende vom heiligen Graal., Archiv für slavische Philologie*, 23 (1901), pp. 321-325. Christus Druthmarus, moine de Corbei, 850 environ, place clairement Philippe *le disciple* « in Galicia » et affirme qu'il fut lapidé et crucifié à Gerapolis (Hiéropolis), mais il savait qu'il y avait un autre *Philippus deaconus* ayant prêché en Samarie. Voir table hors texte 106, col. 1345. Dans la colonne 1394 il parle de Joseph d'Armathie comme d'un homme riche, *decurionae ordine*. (Cfr. Eusèbe, H.E. 3 ; 31 :3ss)

(28) L'Abbé L. Duchesne, *Le Liber Pontificalis, Texte, Introduction et Commentaire* (Paris, 1886), cii-civ. Pour la traduction anglaise voir Louise Ropes Loomis, *The Book of the Popes* (New York, 1979). Cette traductrice fait remarquer « La source de cette extraordinaire affirmation ou le terrain d'où elle a germé sont pratiquement inconnus. Elle apparaît pour la première fois ici, dans le *Liber Pontificalis*. » Pour une réponse du Pape à Lucius voir J.-P. Migne, *S.P.N. Ignatii Eposcopi Antiocheni Epistolae, cum Genuinae, tum Dubiae et supposititae* (Paris : Garnier Fratres, 1894), cols. pp. 1139- 1144. Migne considère la réponse comme fautive, comme elle l'est indubitablement.

(29) (Nous ne donnons que la traduction du texte latin - NDR)

En 166, quand M. Antonius Verus, quatorzième depuis Auguste, a commencé à gouverner avec son frère Aur. Commodus, Lucius, roi des britanniques, a envoyé une lettre à Eleuthère, le chef de l'Eglise romaine, demandant de devenir chrétien avec son intercession. Cela fut rapidement exécuté. Et les Britanniques observèrent leur nouvelle foi inviolée et entière, en restant en paix jusqu'au règne de Dioclétien.

(30) Cf. Michel Winterbottom, ed. E trad., *Gildas : The Ruin of Britain and other works*, (Londres, 1978). La préface de Bède cite beaucoup de sources, parmi lesquelles Nothelm, qui a fait des recherches dans les archives papales à Rome, pour le compte de Bède. L'information contenue dans le *Liber Pontificalis* pourrait par conséquent être arrivée à Bède par le truchement de Nothelm (idée suggérée par le Rev. Maurus Green dans sa correspondance personnelle).

(31) Freculphus Lexoviensis (Lisieux) Episcopus, *Chronicum*, 2.2.4, in PL 106 : 1148. Freculphus (vers 853) ami et correspondant de Hrabanus Maurus, a écrit une chronique allant de la Genèse à Grégoire I^{er} et aux Lombards. Il s'est servi de Josèphe, Eusèbe, Orose, Bède et beaucoup d'autres. Il semble qu'il ait considéré

les deux Philippe, le disciple et le diacre, comme étant la même personne. Le présent article ne prend pas position sur un choix entre les deux Philippe.

(32) J.A. Robinson, *Two Glastonbury Legends : king Arthur and St. Joseph of Arimathea* (Cambridge, 1926), p. 28. Duchesne, (cfr. Note 11), cii, note que selon Geoffrey de Mommouth, *Historia Regum Britanniae* 4 : 19, le pape a envoyé deux hommes appelés Faganus et Duvanus. Voir aussi Valerie M. Lagorio, *The Evolving Legend of St. Joseph of Glastonbury*, *Speculum* 46.2 (1971), pp. 209-231. Robinson est devenu, pour l'utilisation du *Gallis* de Freculphus, un *locus classicus* pour les moines de Glastonbury, visant à soutenir la primauté de ce lieu à établir le christianisme en Britannia. Il démontre que la « piste documentaire » jusqu'à Freculphus a été tracée en premier par William de Malmesbury, en 1125.

(33) Les affirmations des moines de Glastonbury concernant la découverte de la tombe de Joseph d'Armathie après la destruction de 1184 semblent de plus niées (ou du moins rétro datées), par von Dobschütz (cf. note 9) 6, qui cite une chronique syriaco-nestorienne du VII^{ème} siècle affirmant que la tombe de Joseph a été découverte à Jérusalem en 605. La chronique syriaco-nestorienne est datée de 670-680 et a été traduite en allemand par T. Nöldeke, *Sitzungsberichte der Wiener Akademie, phil.-hist. Klasse*, 128-129 (1893), p. 26. Les Juifs ont demandé la permission au général Sahrbaraz de chercher un trésor sous la tombe de Jésus. « Quand il accorda la permission et qu'ils creusèrent une cavité, ils trouvèrent un sarcophage avec l'inscription : Ceci est le sarcophage du conseiller Joseph, qui donna une tombe pour le corps de Jésus ». Si ce texte a de la valeur, Joseph ne serait pas enterré à Glastonbury. Wesselovsky (cf. note 10) pense que la tradition ancienne de Lydda qui voyait Joseph et Philippe comme missionnaires et comme constructeurs d'une église dédiée à la Vierge a été adoptée et adaptée par Glastonbury.

Nous avons bien conscience que ce travail historico-littéraire si fouillé et convaincant méritera, à la fin de sa publication étalée sur cinq ou six numéros, d'être relu dans sa continuité. Nous nous efforcerons de le présenter sans coupure sur Internet et/ou de le procurer dans une version sans coupures à ceux de nos lecteurs qui en feront la demande.

Que le ciel nous préserve de croire que Dieu puisse nous tenter !

Tertullien, vers l'an 200

Comme promis dans le n°31, nous arrivons au commentaire, par l'abbé Carmignac, de la 6^è demande du Notre Père par laquelle, depuis des siècles, en français, on priait Dieu en lui disant « Ne nous laissez pas succomber à la tentation », alors que depuis Pâques 1966 on doit dire « Ne nous soumet pas à la tentation ».

L'adoption de cette nouvelle traduction, dite traduction œcuménique, fut pour l'abbé Carmignac une vraie souffrance.

Comme chrétien. Que le Notre Père, cette prière à l'état pur, « qui touche le cœur du Père par les paroles du Fils » (Tertullien), qui offre aux humains le don inouï d'être enfants du Père, de Son Père, et qui les fait tous frères, puisse se trouver affligée d'un contresens qui touche au blasphème... Et comme exégète. Que tant d'années d'un travail rigoureux, tant de langues, tant de textes étudiés, qui lui avaient permis en toute humilité de dénouer la difficulté en 1965 (1), soient tout simplement ignorées...(2)

[ndlr : les propos de l'abbé Carmignac sont en caractères droits]

► *Le grec présente-t-il une difficulté ? Oui, répond l'abbé Carmignac. Oui, répondent des centaines d'auteurs à travers près de 2000 ans d'histoire. La traduction littérale "et ne nous introduisez pas dans une tentation" « ne peut que susciter l'étonnement de quiconque voit en Dieu un Père infiniment bon "qui ne tente personne" et qui ne saurait "tenter pour le mal" (Jacques 1, 13). Car, si l'on demande à Dieu de ne pas nous introduire dans une tentation, c'est qu'il y a risque ou danger qu'il nous y introduise. Le dilemme est alors inévitable et irréfutable : si Dieu exerce le moindre rôle positif dans la tentation, il ne peut plus être infiniment saint, puisqu'il contribue par la tentation à inciter au péché, et il ne peut plus être infiniment bon, puisqu'il contribue à entraîner ses enfants de la terre vers le plus grand des malheurs ; et si, d'autre part, Dieu n'exerce aucun rôle positif dans la tentation, c'est l'insulter que de lui demander de ne pas faire un mal qu'il n'a pas l'intention de réaliser » (p. 236* de Recherches sur le Notre Père)*

Pour contourner cette difficulté, de multiples échappatoires ont été imaginées, l'abbé Carmignac en examine un très grand nombre en les regroupant : celles qui ajoutent une glose, par exemple

« ne nous introduit pas dans une tentation “au dessus de nos forces” », celles qui font glisser le sens du mot “tentation” (3) vers celui d’“épreuve”, celles qui mettent le verbe au passif, celles qui atténuent le sens du verbe, ou celles qui combinent ces deux moyens, ainsi St Augustin observe que beaucoup de gens disent « Ne souffre pas que nous soyons introduits dans la tentation ». D'autres font apparaître l'idée d'abandon : Dieu n'expose pas ou ne soumet pas à la tentation, mais il cesse de protéger contre elle, il “abandonne” à son action... L'abbé Carmignac conclut (p. 254*) : « Malgré le nombre considérable des auteurs cités (plus de 250, avec leurs références), aucune de ces solutions ne sauraient prétendre à une valeur scientifique, car les procédés qu'elles utilisent sont manifestement des subterfuges, pour essayer d'échapper à une conclusion qu'on sentait inacceptable du point de vue théologique, mais qu'on ne savait comment réfuter du point de vue philologique. C'est parce qu'on était incapable de dégager du texte un sens admissible, que l'on corrigeait ce texte »... Et page 294* : « Mais bien loin de critiquer les échappatoires plus ou moins valables qu'ont imaginées ces centaines d'auteurs – parmi lesquels les plus grands noms de la patristique, de la théologie et de l'exégèse - nous devons admirer le courage avec lequel ils ont préféré se rabattre sur de tels subterfuges, dont ils n'ignoraient pas tous la fragilité, plutôt que de suivre littéralement un texte qui paraissait compromettre l'honneur de Dieu ».

► *Le problème ne vient donc pas d'une mauvaise traduction du grec « Καὶ μὴ εἰσενέγκῃ ἡμᾶς εἰς πειρασμόν ». Ou du latin issu du grec « Et ne nos inducas in tentationem ». Non, confirme l'abbé Carmignac (4) : « l'un et l'autre sont équivoques parce que ni le latin ni le grec ne permettent de rendre exactement en un seul mot la formule hébraïque (5). Tout le problème vient du fait que lorsqu'il y a une idée de cause : faire faire, faire entrer, nous, nous l'exprimons par le verbe “faire”. Les Hébreux l'expriment au contraire par une simple préformante ou désinence (6) du verbe au causatif. Si bien qu'ils ne peuvent pas mettre la négation avant, entre, ou après, comme ils veulent, ils sont obligés de mettre la négation toujours avant l'ensemble du verbe. Ils ne peuvent pas dire « faire ne pas entrer » ils sont toujours obligés de dire « ne pas » puis l'idée qui correspond à « faire entrer ». Mais alors, en grec, du moment que l'on traduisait « faire entrer » par un seul mot, on était obligé de mettre la négation devant, si bien qu'on ne savait plus si la négation portait sur « faire » ou sur « entrer ». « Ne fais pas entrer » ou « fais que nous n'entrons pas ». Et c'est pour cela que, semble-t-il, le traducteur grec a compris « ne fais pas » « que nous entrons », comme si c'était Dieu qui nous faisait entrer dans la tentation (entrer dans la tentation, cela veut dire entrer dans le piège de la tentation, dans la sollicitation au mal). Alors qu'il aurait fallu comprendre autrement : « Fais que nous n'entrons pas ». **Ce détail de la grammaire hébraïque est cause de la difficulté.** Et c'est la même chose en latin, qui a décalqué le grec purement et simplement. « Ne nos inducas » : inducere cela veut dire introduire ou faire entrer, et alors en latin normalement nous avons tendance à traduire « Ne nos inducas » par « ne nous fais pas entrer », ce qui correspond à la traduction actuelle. Mais une chose remarquable c'est que les anciens traducteurs français [...] par simple bon sens théologique, avaient compris que cette traduction-là n'était pas admissible, et ils étaient arrivés à « Ne nous laissez pas succomber à la tentation » qui se trouvait être en accord avec le sens hébreu du terme. « Laissez » était un peu faible, « succomber » était un peu fort, les deux choses se compensaient à peu près si bien que le sens était dans l'ensemble valable.*

*Et l'abbé Carmignac propose de dire par exemple : « **Garde-nous d'entrer dans la tentation** ».*

► « *Ne nous soumet pas à la tentation* », est-ce une formulation calviniste ? Dans notre bulletin n°29 p.5, nous avons publié le témoignage de l'abbé Carmignac où il disait que « la pensée d'un des membres de la commission qui a adopté cette nouvelle formulation était clairement le calvinisme, que son idée était d'insinuer dans le Notre Père une pensée clairement calviniste ». Sur ce point il écrit, toujours dans « Recherches sur le Notre Père » p.303-304* : « C'est en 1922 qu'un anonyme protestant, suivi en 1928 par M. Goguel, a créé la formule nouvelle : « Ne nous soumet pas à la tentation », qui semble bien attribuer à Dieu sans

échappatoire possible, une causalité positive dans la tentation : au lieu que Dieu agisse pour nous faire résister à la tentation, il agirait ainsi pour nous y soumettre. *Et l'abbé Jean Carmignac poursuit p.303* (note 22) : « Quels sont les rapports entre cette formule et la pensée de Calvin ? Je laisse aux spécialistes de cette pensée le soin de le préciser. Mais j'ai personnellement l'impression que cette nouvelle formule paraît dépasser la position finale de Calvin et semble attribuer à Dieu une causalité plus directe dans la tentation. En effet, Calvin, à ma connaissance, n'emploie jamais l'expression « soumettre à la tentation », mais bien « livrer à Satan » ou « livrer entre les mains de Satan » et il a toujours grand soin de préciser que la tentation vient « du diable et de nos concupiscences charnelles ». Si Calvin, avec sa remarquable précision de langage, évite la formule « ne nous soumet pas à la tentation », n'est-ce pas précisément parce qu'elle risquait d'impliquer une causalité trop directe ? [...] Evidemment, je ne sais pas quelle était l'intention de l'anonyme de 1922, mais je constate que sa formule, telle qu'elle sonne, ne paraît pas exprimer exactement la pensée de Calvin, et **qu'elle semble l'outrepasser en la durcissant.** »*

► *Ainsi depuis 40 ans, les catholiques francophones adresseraient au Père « la prière à l'état pur » avec une formulation qui outrepassé même le calvinisme en le durcissant... Naturellement le fidèle qui emploie cette traduction par obéissance, ou sans être très conscient de la difficulté, n'est pas fautif. Cependant, p. 295*, l'abbé Jean Carmignac, tient à nous mettre en garde : « Même si un esprit seulement sur mille était troublé à cause de cette formule, ce serait un motif largement suffisant pour l'améliorer. »*

Texte et propos de Jean Carmignac
(réunis par J. C. Olivier)

(1) Voir J. Carmignac, « *Fais que nous n'entrions pas dans la tentation* », la portée d'une négation devant un verbe au causatif, dans la *Revue biblique*, 1965, n°2, pp. 218-226.

(2) Avec sa très grande honnêteté intellectuelle, Jean Carmignac signale qu'il a découvert postérieurement à son propre travail de 1965, qu'un jésuite allemand, Johannes Heller, également excellent connaisseur de l'hébreu, avait aussi trouvé la solution scientifique à la difficulté de la 6^e demande en 1901, soit 64 ans avant lui. Il offre en appendice de *Recherches sur le Notre Père* (pp. 437 à 445) la traduction intégrale du travail de J. Heller, pratiquement introuvable en France et remarque (note 88-1, p. 292*) que J. Heller est formel lorsqu'il présente son explication "non comme un pur essai de solution, mais comme la seule solution possible et exacte".

(3) *En plus de l'étude philologique, le sens de la 6^e demande peut être éclairé par le contexte, à l'intérieur du Notre Père. Écoutons l'abbé Carmignac (p. 266-67*) : « La requête précédente vient de parler des dettes contractées envers Dieu dans le passé par tous nos péchés et nos déficiences. Et le stique suivant [la 7^e et dernière demande] va demander que nous soyons à l'avenir délivrés du seul mal, le péché, ou de son instigateur, le démon. Encadrée ainsi par la mention du péché passé et du péché futur, la 6^e demande ne peut viser que le péché présent, et ce qui en est la cause, la tentation [et non une épreuve]. Sans même se référer aux arguments théologiques [...] on est invinciblement orienté en cette direction par la logique interne de la pensée. »*

(4) Entretien avec Jean de Beer, le 27-12-1975.

(5) Rappelons que c'est en passant des années à étudier l'hébreu, en particulier à partir des manuscrits de Qumrân, que l'abbé Carmignac a compris cette particularité de la grammaire hébraïque.

(6) Préformante : en hébreu, se dit des consonnes qui, pour former des dérivés verbaux, s'ajoutent au début des racines ; désinence : lettres qui s'ajoutent à la fin du radical.

(*) Cet astérisque renvoie aux pages de *Recherches sur le Notre Père*, cet incontournable et magnifique travail de l'abbé Carmignac, ouvrage que nous avons eu le plaisir, tout récemment encore, de voir exposé au centre de la vitrine de son éditeur, Letouzey et Ané (87 boulevard Raspail 75006 Paris, livre de 608 pages, paru en 1969 et coûtant 30,70 euros plus 5,90 euros si envoi par la poste en France). Ces pages se lisent très facilement et sont une mine de renseignements, de même que l'excellent condensé qu'il en a fait *A l'écoute du Notre Père*, livre de 120 pages, publié en 1995 aux Editions F.-X. de Guibert, 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006, Paris, toujours disponible au prix de 15 euros (10 euros pour nos adhérents).

Moïse a-t-il existé ?

"Est-il justifié de faire confiance à l'Ancien Testament ? Et par ricochet à ce que dit Jésus de Moïse ? Voici, transmis par le Professeur Luciani, un très bel exemple de ce que des recherches scientifiques rigoureuses peuvent apporter à l'appui de la Révélation, Ancien et Nouveau Testament conjoints. Le moindre des paradoxes n'étant pas de voir la "science", hâtivement convoquée pour démolir la Révélation, finir par étayer de façon encore plus solide qu'on aurait pu l'imaginer que Dieu a parlé aux hommes. Les difficultés devenant, au contraire, des clefs de vérification de l'authenticité des faits.

La question vaut d'être posée. Pour Jésus, en effet, Moïse est un personnage historique : « Et, de même que Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que tout homme qui croit en lui possède la vie éternelle » (Jean, III, 14-17). Dès lors, mettre en doute l'existence de Moïse n'est-ce pas mettre en doute la parole de Jésus, et sa divinité ? C'est ce qu'ont fait les media, après l'émission récente de France 5 intitulée *La Bible dévoilée*. Et même des publications catholiques. Ainsi *Le monde de la Bible*, sous la plume de J. L. Pouthier, écrit sans sourcilier : « La Bible n'est pas toujours une histoire "vraie", en tout cas au sens où l'entendent les historiens. Parce qu'il proposait une sorte de bilan de ce que l'archéologie nous enseigne sur le "vrai" de la Bible, l'essai d'Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée* (1), publié en 2002 aux éditions Bayard, a été un succès de librairie... Pour Israël Finkelstein et Neil Silberman les histoires d'Abraham, de Moïse et de l'Exode, de la conquête de Canaan et du grand royaume de David et Salomon, ne sont que des récits mythiques repris au septième siècle par un roi de Juda, Josias, soucieux de légitimer ses ambitions nationalistes. » A cela le catholique Pouthier ne répond rien.

La réplique, pourtant, il aurait pu la trouver dans *Les mystères du Mont Sinaï. Har Karkom*, livre magistral d'un agnostique, le grand archéologue italien Emmanuel Anati, édité par Payot voici déjà vingt ans, réédité en 2000 par Bayard et suivi de nombreuses publications sur le même sujet. Il est fort surprenant que M. Pouthier n'ait pas connu ces travaux, et plus surprenant encore que, s'il les a connus, il les ait passés sous silence.

Mais qu'ont découvert le Professeur Anati et son équipe ?

La première découverte de ces archéologues, est que le véritable mont Sinaï dont parle la Bible, n'était pas, comme on le croyait, le Djebel Musa, mais, à 200 kms environ au nord de ce dernier, le mont actuellement nommé *Har Karkom*, qui servait, depuis 40000 ans, de sanctuaire, et où, comme l'a montré Rosetta Bastoni, vers 3000 avant Jésus-Christ on adorait la lune sous le nom du dieu mésopotamien Sin. De très nombreux vestiges - pierres gravées, menhirs, tombeaux, tumulus - ne laissent aucun doute à ce sujet. Depuis des temps immémoriaux cette montagne était "la montagne de Dieu", et l'activité culturelle y était intense. (2)

La seconde découverte est le singulier parallélisme entre ce que nous révèle l'archéologie et les récits bibliques, un parallélisme qu'on ne saurait attribuer à une simple coïncidence. Exemples : les douze pierres que Moïse dressa au pied du mont, et qui figurent chacune une tribu d'Israël, nous les trouvons bien en ce lieu ; une gravure rupestre représente une houlette surmontée de deux cornes, symboles de puissance, avec, à sa gauche, un idéogramme signifiant « changer », et, à sa droite, un serpent : n'est-ce pas le bâton qu'Aaron jeta aux pieds de Pharaon ? Nous voyons aussi sur une pierre gravée, les « tables de pierre » semblables à celles qui représenteront plus tard les Tables de la Loi de Moïse. Nous trouvons même une caverne, dite « caverne de l'ermite », qui n'est pas sans évoquer le récit biblique de Moïse venant à la montagne et y demeurant, seul, pendant 40 jours. D'une façon générale tout le récit biblique de l'Exode s'éclaire à la lumière des découvertes archéologiques du Pr Anati.

Reste l'objection majeure de Finkelstein : les récits bibliques ne sont pas historiques, et ne peuvent l'être, pour la bonne raison qu'au 13^e siècle avant Jésus-Christ., époque présumée de la conquête de Canaan, « la plupart des villes mentionnées n'existaient pas », et qu'au surplus aucun texte égyptien de cette époque ne mentionne cette fuite des Israélites hors d'Egypte. Le raisonnement serait irréfutable si la datation des exégètes était certaine ; or, elle ne

l'est pas ; et même elle est certainement fausse. En revanche les analogies entre le récit biblique et les textes égyptiens et mésopotamiens du 3^e millénaire, - spécialement de la fin du millénaire - sont frappantes.

La conclusion s'impose : l'Exode n'est pas un mythe, mais il faut reporter les événements un millénaire environ plus haut dans le passé.

On peut donc se fier à la Bible. Certes l'archéologie ne nous enseigne pas que Moïse eut la révélation de Dieu. Il nous suffit qu'elle prouve que ce que Finkelstein déclarait impossible ne l'est pas, et même que cela est très vraisemblable. Il n'y a plus d'obstacle pour la Foi.

Antoine Luciani

 (1) Voir l'article de Charles Commeaux, *La Bible escamotée*, dans *Les Nouvelles* de l'Association Jean Carmignac de novembre 2002, n°16.

(2) Le cas de lieux de cultes anciens que Dieu choisit pour S'annoncer aux hommes n'est pas rare. Rappelons qu'en décembre 1531 la Sainte Vierge apparut à l'indien Juan Diego, lui demandant que soit construite une église sur la colline du Tepeyac, près de Mexico, où les Aztèques jusqu'à peu auparavant adoraient Tonantzin, la mère de leurs dieux. C'est là, à Notre Dame de Guadalupe, qu'une image de la Vierge s'est imprimée - de façon inexplicable par la science d'aujourd'hui - sur le manteau de Juan Diego. Ainsi, à Har-Karkom, Moïse n'a-t-il pas été mystérieusement guidé vers ce lieu où s'étaient succédé tant de cultes idolâtres pour qu'y éclate la majesté du « Dieu jaloux », « lahvé-Je Suis », le seul vrai Dieu, et que la montagne des dieux devienne ainsi la montagne de Dieu ?

 Notre encart : photos tirées de *Har Karkom, a guide to major sites*, Edizioni del Centro, 25044 Capo di Ponte (BS) Italy. A gauche, le mont Har-Karkom, de son nom israélien signifiant « la montagne de safran » (autrefois appelée en arabe « Djebel Ideid, ou « montagne de la célébration »). En bas, à gauche, vue d'une aire de 5m x 5m, intentionnellement nettoyée et délimitée, et bordée au sud par douze pierres dressées, rochers allongés non retouchés dont la hauteur varie entre 75cm et 1,20 m, disposées sur deux rangs serrés (6+6). En bas, au centre, ces 12 pierres dressées, dites « Les douze tribus d'Israël ». En haut, au centre, et en bas, à droite, graffitis en creux dans de très vieilles patines dits : « Les tables de la Loi » et « Le serpent et la houlette ou bâton de Moïse ».

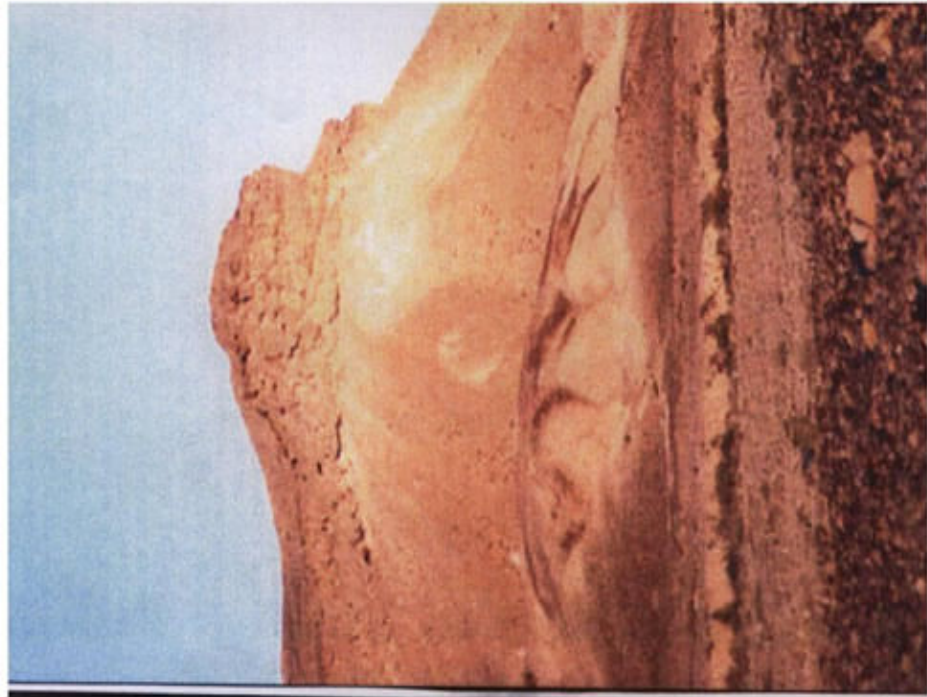
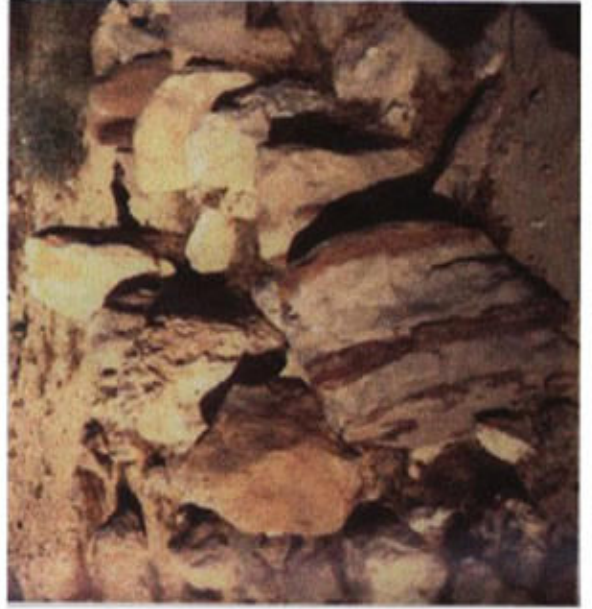
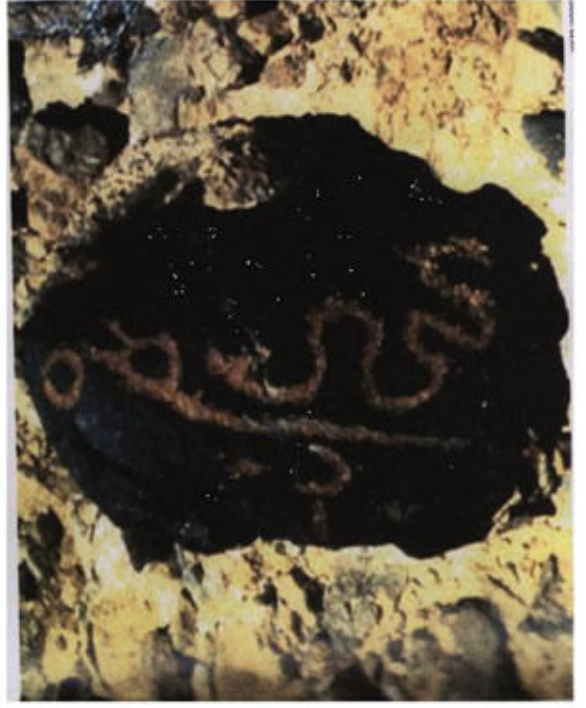
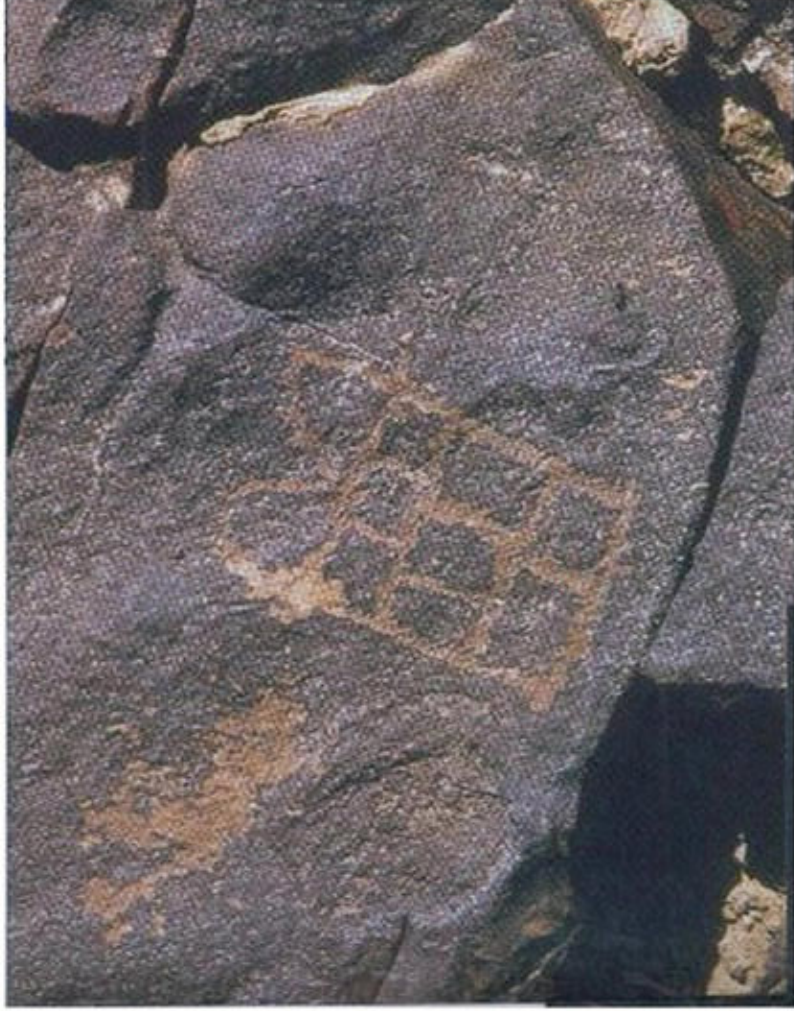
 Au moment où nous mettons sous presse, un entrefilet dans le quotidien italien City du 6 décembre nous apprend que l'agence de presse la plus célèbre d'Italie "Ansa" a diffusé la nouvelle suivante : « Le sarcophage ramené à la lumière par les fouilles archéologiques faites sous la basilique romaine de Saint Paul Hors les Murs serait effectivement la tombe de saint Paul. Sous le maître autel on a en effet retrouvé un sarcophage d'époque romaine, exactement sous l'épigraphe "Paulo apostolo mart", depuis toujours visible à la base de l'autel. Le sarcophage a sur son couvercle un trou d'une dizaine de centimètres. »

Nous renvoyons nos lecteurs à l'article paru dans notre bulletin n° 27 de sept. 2005 et à la photo qui l'accompagnait.

 Nous rappelons que la **cotisation** à notre association n'a pas changé depuis sa fondation (où elle fut fixée au niveau modique de 100 francs, donc 15,25 euros, 7 euros en cas de nécessité) ; nous la maintenons quasiment inchangée en l'arrondissant même à **15 euros**, malgré l'augmentation du coût de l'affranchissement le 1^{er} octobre dernier. Nous prions nos amis internautes de ne pas oublier que, pour que notre bulletin existe et soit téléchargeable sur notre site, cette cotisation minimale est nécessaire pour assurer la vie de l'association - et donc la réalisation du bulletin. Et nous remercions tous nos généreux donateurs qui versent un montant supérieur. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social : Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org



Har-Karkom

